

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

La Petite Mademoiselle

PAR HENRY BORDEAUX.

(Suite)

— L'œil pétillant de malice, toute ragailardie par la pensée d'une aventure amoureuse, elle attendait sur sa bergère, en grand uniforme. De la reconstitution historique et pittoresque de la Fronde, elle avait rapporté un goût très vil pour les costumes militaires. Tant de seigneurs empanachés, de chasseresses emplumées et de pages enrubannés qui lui trottaient par la cervelle, lui communiquaient un aspect martial. A son corsage jaune citron qu'elle portait pour honorer ses hôtes, elle avait fièrement ordonné d'adapter des brandebourgs à la hussarde, et une paire d'épaulettes, plutôt ébauchées qu'épanouies à la vérité. Et d'ailleurs n'entrepreneur-elle pas une conquête, celle de la Petite Mademoiselle que ce godailler Pierre, réduit à ses seules ressources, ne manquera pas de laisser par maladresse échapper ?

— Oh! rien. Catherine est furieuse et démolit tout dans sa cuisine. D'un mot la Petite Mademoiselle acheva le désastre: — Il ne viendra peut-être pas. Elle pensait que l'invité était déjà en prison. — Comment il ne viendra pas? Un coup de sonnette opportun rassura le salon et l'office. Pierre entra sans aplomb et se perdit dans ses excuses. Tandis que M. Lugagnan accompagnait Mme de Vavrette-Toziat qui on roulait à la salle à manger, les deux jeunes gens demeurèrent quelques pas en arrière pour laisser plus de champ aux évolutions de la voiture. Jacqueline en profita pour malmenier son cavalier: — Je constate avec tristesse, monsieur, que vous n'êtes pas encore arrêté. — Hélas! mademoiselle. — Ne vous voyant pas venir, je l'espérais un peu. — Il était si décontenancé et pitoyable qu'elle ajouta: — Mais qu'avez-vous ? — Il se confessa humblement et gravement: — Je suis un apostat, mademoiselle. — Un apostat ? — Parfaitement, un apostat. J'ai applaudi vos persécuteurs et je suis en liberté. — Ils passèrent à la salle à manger. Elle murmura en prenant sa place: — Je n'y comprends rien. Vous m'expliquez ça tout à l'heure. Cette confiance énigmatique la rendit plutôt agressive pendant le dîner. Comme on parlait de la fête de la Fronde, Pierre avoua ingénument qu'il ne connaissait point toutes ces rondes et chansons de France. — Evidemment, répliqua la jeune fille. Sur vos machines vous n'entendez rien, vous ne voyez rien, vous n'apprenez rien. — Merci. — Vous traversez avec un bruit de tonnerre un pays qui vous offre, comme une corbeille de fleurs et de fruits, sa beauté et son histoire. Mais vous n'en avez cure. Et quand vous méritez des louanges, c'est pour n'avoir écrasé personne. — Merci, merci, répéta le jeune homme penché sur son assiette qui lui offrait un filet de sole normande en manière de consolation. — Il évoquait par la mémoire l'orée du bois, au bout de l'avenue de chênes, et la vieille mendicante qui disait de sa contenance: "Elle commandait, on obéissait, et vite encore." C'était vrai que la Petite Mademoiselle donnait envie d'obéir: la flamme de ses yeux foncés brillait impétueuse et enthousiaste; elle n'ordonnait que de belles actions. Mais elle montrait un goût opiniâtre et exagéré pour la prison qui abrite un monde bien mérité. Cependant, il l'avait reniée au premier contact avec la police, et il y songeait avec amertume, honte et contrition.

et la mazurka, traiteusement introduites dans l'histoire de la Fronde par anachronisme. Obéir, obéir: il n'en avait plus envie, mais de commander, lui aussi, d'exercer une autorité, d'être chef et le maître. Un homme se doit-il laisser mener par les femmes?... par les femmes, non, mais par une jeune fille au teint de camélia, aux yeux brun foncé, au nez légèrement retroussé, ce sont les vieilles sorcières qui l'affirment dans les bois. De retour au salon, Mme de Vavrette-Toziat pria Jacqueline de servir le café. Puis, afin de favoriser le tête-à-tête des jeunes gens, elle accapara M. Lugagnan en lui proposant un sujet de conférence: — Que pensez-vous des jeunes filles d'aujourd'hui ? Je mets à part la Petite Mademoiselle qui est une perfection. Sans doute vous les trouvez moins réservées, moins ingénues que leurs mères, et cela vous indigné. Elle s'exprimait en toute franchise, et volontiers se fût citée en exemple. La réponse de l'ancien magistrat la plongea dans l'abaissement: — Et je m'en réjouis, madame. Une jeune fille qui doit être mère et faire des hommes et des femmes, a besoin de courage plus que de naïveté. D'ailleurs, la toilette à la mode m'invente à l'espérance. — La toilette à la mode ? — Oui, certes. Elle suit les lignes du corps. Excellent symptôme. L'histoire nous enseigne que plus les temps sont dévergondés, plus les femmes dissimulent leurs formes. Vous citerai-je les vertugades du seizième siècle, les paniers de la Régence, les ceintolons du second Empire ? La femme a deviné l'importance du mystère. — Vous oubliez le Directoire. — Le Directoire fut l'anarchie. A ce titre, il ne compte pas au point de vue social. Ainsi la mode me rassure et j'y vois le goût nouveau des femmes pour une vie plus active... Tandis qu'il développait ses paradoxes dans un coin du salon, Jacqueline demandait à Pierre des explications. Il les lui fournissait complètes et sincères. Il en poussa de gros soupirs, elle en rit scandalement.

A continuer. A l'obscurité succède le grand jour dans les idées et les croyances des peuples. MANDEVILLE, MADISONVILLE ET HOULTONVILLE Steamer New Camelia A PARTIR DU 17 AVRIL. Quitte Milneburg à l'arrivée du train de Louisville et Nashville, Gare au pied de la rue Canal, à 4 heures du soir Mercredi et Dimanches exceptés. Au retour quitter Madisonville tous les jours à 5 heures du matin, le temps et la marée le permettant. EXCURSIONS 75c—MANDEVILLE—75c \$1.00—TCHERFUNCTA RIVER—\$1.00 MANDEVILLE, LEWISBURG, MADISONVILLE ET FAUC PINELAND. Dimanches et Mercredis, train 7:45 du matin. Free, reçu tous les jours à la gare de Louisville et Nashville, pied de la rue Girou. W. G. COYLE & CO., Inc., 337 Rue Carondelet.

JO'S. OWIN Fondeur d'Or et d'Argent et Expert Bureau: 222 RUE BOURBON. Les plus hauts prix payés pour le vieil or, l'argent et le platine. NOUVELLE-ORLEANS, L.N.E. "THE CABINET" CE FAMEUX GIN "FIZZ" AU MEME VIEUX POSTE. Coin CARONDELET ET GRAVIER. ALBERT CADESSUS, Prop. Phone-Main 3751. Nouvelle-Orléans 36 oct-1. Consulat de France 522 rue Bourbon Les personnes dont les noms suivent sont priées de se présenter à la chancellerie: M. Amade, Jean Maurice. M. Abadie, Guillaume Marcel. M. Arribes, Naton Eugène. M. Aubey, Etienne Gustave. M. Boisset, Charles. M. Barbier, Alexandre. M. Bourdard, André. M. Barthe, Jean Joseph. M. Barrios, Grégoire. M. Boume, Jean Pierre. M. Berklimans, James. M. Bonnoarrère, Antoine Baptiste. M. Barroul, Julien. M. Cazalet, Jean Bordenave. M. Chambredon, Paul Martin. M. Crepel, Ambroise Joseph. M. Cauget, Jean Marie. M. Canton, Martin. M. Casamayouret, Jean Pierre. M. Capdeville, Blaise Marie. M. Daffoire, Jean Pierre. M. Hoffmann, Léonard. M. et Mme Dulou, Bernard. M. Mazoué, Jean Pierre. M. Soulié, Jacques. M. Sentille, Ulysse. Mme Toulouse, Eléonore.

Table with multiple columns listing various items and prices. Includes sections for 'Bons et Actions', 'MARCHÉ DE NEW YORK', 'MARCHÉ DU HAVRE', 'MARCHÉ DE LIVERPOOL', and 'MOUVEMENT DU COTON'. Lists include bank names, commodity prices, and exchange rates.

Table with multiple columns listing various items and prices. Includes sections for 'MARCHÉ EN GROS DE LA NOUVELLE-ORLEANS' and 'DENRÉES COLONIALES ET PROVISIONS'. Lists include market prices for various goods and provisions.

Table with multiple columns listing various items and prices. Includes sections for 'Fruits et Produits', 'MARCHÉ AUX BESTIAUX', 'BULLETIN COMMERCIAL', 'BULLETIN FINANCIER', 'MARCHÉ MONÉTAIRE', 'CHANGE', 'FUTURES DE LA NOUVELLE-ORLEANS', 'MARCHÉS DIVERS', and 'AVIS DE SUCCESSIONS'. Lists include market prices, financial data, and legal notices.

Feuilleton de l'Abuille de la N. O.

Le Secret de Pen-Houarn

PAR MAXIME ADQUIN.

(Suite)

Après s'être débattue toute une semaine encore contre sa folie, Andrée se décida enfin à y mettre un terme, en fixant irrévocablement cette fois, son départ au troisième jour. Pendant ces trois après-midi consécutifs, la mer devait découvrir le grève. Si rien ne se produisait de nouveau avant le soir du troisième jour — ah! bien, le sort en serait jeté — elle suivrait sa destinée... La mer se confondait avec le ciel — une immense nappe d'un gris ambre, nacré de mauves et de verts tendres, glacé de fluides reflets d'or pâle, qu'aux appro-

ches de la terre, des houles soulevaient en molles ondulations avant d'expirer sur la grève, nonchalantes, comme lassées. Lui ? Quelques minutes d'attente, d'une attente angoissée, puis un pas précipité, un pas d'homme, grince sur le sable de l'allée. Elle n'ose se retourner. A quoi bon ? Son cœur l'a deviné ! Un vertige la fait chanceler, elle doit lâcher la barre d'appui, ses yeux se violent, elle se renverse en arrière. — Ô la douceur de cette étincelle ! Elle s'y abandonne avec un frisson de tout son être... Quand elle rouvre les yeux, confuse de cette défaillance qui trahit son secret, elle le voit penché sur elle, épiant anxieusement son émoi. C'est bien lui, — son visage fier, d'une énergie accentuée, son regard, dont la dureté s'amoillit d'une tendresse jusque-là inconnue. — Vous ? — Moi, qui, accouru en toute hâte des confins de l'Amérique anglaise, ai pu, grâce à Dieu, arriver à temps pour vous sauver... Je frémis à l'idée qu'un retard de train ou de paquebot... — Qui vous a informé de ma résolution ? — Le père Mathurin, votre fielle-garde, Du Canada, où je m'étais fixé, je lui avais envoyé mon adresse avec mission de me tenir

au courant des événements. J'ai su par lui la mort de votre père, votre détresse. — Et vous êtes venu ? Vous ne me laissez donc pas ? — Je devais vous voir, mais l'amour a été plus fort que la haine. Pourquoi, d'ailleurs, faire peser sur vous, innocente, le poids d'une rançonne séculaire ? Est-il juste que les fautes des pères se jaillissent sur les enfants ? N'est-ce point pardonné celui qui, plus que tous, aurait eu le droit de se montrer implacable ? Et puis, pour tout dire, Andrée, j'avais emporté dans mon cœur votre ébène image, je vous aimais... je vous aime, je crois bien que je vous aime dès notre première rencontre. — Et vous n'avez fui ? Vous vous êtes expatrié ? — Vous étiez riche, jamais mon orgueil ne se serait abaissé à l'avoir vu qui vient de m'échapper, si je n'avais eu une fortune à déposer à vos pieds, une fortune comme celle que je vous ai conquise, digne de vous, digne du nom que vous portez. — Ce nom n'est pas le mien... — Il sera le vôtre demain. — Holas ! essaya-t-elle encore de se défendre, je suis pauvre ! — Tant mieux, puisque votre pauvreté nous rapproche. — Vous ne voulez donc rien tenir de moi ? — Vous, seule, ô mon aimée, n'est-ce donc pas assez ?

Elle sourit, enfin vaincue, et lui abandonna sa main où il appuyait longuement ses lèvres: — Oh! dit-elle, vous êtes bien décidément la Tête-de-Fer!... FIN Feuilleton de l'Abuille de la N. O. COMMENCÉ LE 19 AVRIL 1913

Nadia disait vrai. Le comte de Ligny se trouvait en ce moment fort gêné. Il avait épuisé toutes les ressources qu'un jeune homme dans sa position peut trouver sur la place de Paris, en restant dans la limite des choses permises. Un pas de plus l'aurait engagé dans la voie mauvaise des compromissions dangereuses. Il le comprenait bien, mais la pensée de voir la femme qu'il aimait livrée aux griffes d'un créancier impitoyable ne lui permettait pas de prendre le seul parti que lui commandait la raison. La pensée de la voir poursuivie devant les tribunaux, ou elle laisserait quelques lambeaux de sa réputation, déchirée à plaisir par les gens d'affaires, et impitoyable pour les gens du monde, — pour être, en fin de compte, certainement condamné, devait le pousser aux résolutions les moins raisonnables. Il se rendit chez le grand cou-

lurier, avec la malencontreuse facture, décidé à tout pour arrêter la poursuite et empêcher une solution judiciaire grosse de scandales, et qui ferait à la comtesse une position impossible dans le monde parisien. L'homme aux belles étoffes connaissait de vue le comte de Ligny, et n'ignorait pas la nature de ses relations avec Mme Praskow. Aussi, en le voyant pénétrer chez lui, n'eût-il même pas une doute sur le motif de sa visite. Il le fit entrer immédiatement dans le somptueux cabinet de travail où il s'enfermait d'ordinaire pour méditer les créations qui devaient plus tard éblouir la cour et la ville, la France et l'étranger. — Je viens, dit-il, sans effort, fusser le fauteuil que l'industriel, très à son aise et très dégagé, lui offrait en face de lui au sujet d'une facture, présentée par vous à une personne de mes bonnes connaissances, Mme la comtesse Praskow. — Très bien, monsieur; c'est vingt-cinq mille francs, prix convenu pour tous les articles, si vous voulez bien passer à la caisse — c'est à l'entendu, — ou va vous donner l'acquit. — Mme la comtesse n'est pas absolument en mesure pour le moment, dit M. de Ligny, en feignant une assurance qu'il n'avait pas, et j'aurais voulu régler

elle sourit, enfin vaincue, et lui abandonna sa main où il appuyait longuement ses lèvres: — Oh! dit-elle, vous êtes bien décidément la Tête-de-Fer!... FIN Feuilleton de l'Abuille de la N. O. COMMENCÉ LE 19 AVRIL 1913 Nadia disait vrai. Le comte de Ligny se trouvait en ce moment fort gêné. Il avait épuisé toutes les ressources qu'un jeune homme dans sa position peut trouver sur la place de Paris, en restant dans la limite des choses permises. Un pas de plus l'aurait engagé dans la voie mauvaise des compromissions dangereuses. Il le comprenait bien, mais la pensée de voir la femme qu'il aimait livrée aux griffes d'un créancier impitoyable ne lui permettait pas de prendre le seul parti que lui commandait la raison. La pensée de la voir poursuivie devant les tribunaux, ou elle laisserait quelques lambeaux de sa réputation, déchirée à plaisir par les gens d'affaires, et impitoyable pour les gens du monde, — pour être, en fin de compte, certainement condamné, devait le pousser aux résolutions les moins raisonnables. Il se rendit chez le grand cou-